



**TOM  
KROMER**

**LES VAGABONDS  
DE LA FAIM**

TRADUCTION DE  
RAOUL DE ROUSSY DE SALES

**CITRES**  


TOM KROMER

---

## LES VAGABONDS DE LA FAIM

États-Unis, années 1930. Tom, un homme à la dérive, raconte sans détour sa vie dans la rue, la brutalité et l'inhumanité de la Grande Dépression. Cet individu issu de la classe moyenne, éduqué, perd tout du jour au lendemain. Le quotidien se partage entre courses mortelles pour prendre un train en marche, rencontres avec les marginaux et le désespoir de ceux qui cherchent un endroit où dormir et de quoi manger pour survivre. Tout ce qui compte, c'est le présent. Et celui de Tom est pavé de famine, de pannes, de galères, de relations éphémères et des images emblématiques de l'Amérique de l'époque.

Ce texte fait l'effet d'un coup de poing : c'est que le réalisme le plus dur et le plus cru y est halluciné jusqu'à transformer les événements en vaste cauchemar. D'une langue brutale et authentique, le récit de Tom Kromer est largement autobiographique.

Tom Kromer (1906-1969) est un écrivain américain né en Virginie-Occidentale. Après avoir enseigné deux ans dans des bourgades de montagnes perdues, la Grande Dépression met fin à ses espérances. S'ensuit une vie d'errance dont il fait le récit dans son unique roman, *Les Vagabonds de la faim*, une description de sa vie de vagabond durant la crise des années 1930. Frappé de tuberculose, il cesse d'écrire, laissant inachevés son deuxième roman et son autobiographie.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Raoul de Roussy  
de Sales.

Introduction de Philippe Garnier.

**TOM  
KROMER**

**LES VAGABONDS  
DE LA FAIM**



**TOM  
KROMER**

**LES VAGABONDS  
DE LA FAIM**

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)

PAR RAOUL DE ROUSSY DE SALES

INTRODUCTION DE PHILIPPE GARNIER

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

**TITRE ORIGINAL :**  
**WAITING FOR NOTHING**

© Tom Kromer, 1935

© Christian Bourgois éditeur, 2000, pour la traduction française  
revue et l'introduction ; 2022 pour la présente édition

ISBN : 978-2-267-04535-2

## Introduction

*Pour l'ex-sentinelle du Pont-au-change, et sa vigilance.*

Le 4 mars 1934 paraissait chez Knopf un livre au titre aussi brutalement désespéré que son contenu : *Waiting for Nothing*. Le lettrage était épais, noir et blanc, flottant sur une flaque rouge ; la dédicace était déjà tout un programme : « Pour Jolene, qui a fermé le gaz. » Le livre reçut un accueil critique favorable mais clairsemé, le modeste premier tirage ne se vendant que médiocrement, ce qui n'est guère étonnant puisqu'il s'agit du plus noir et du plus brutal des livres parus durant la Dépression. L'auteur, Tom Kromer, l'a écrit sans réel espoir de le voir un jour publié ; il l'a composé, dira-t-il plus tard, de manière épisodique et précaire, « *sur du papier à rouler Bull Durham ou dans les marges de prospectus religieux, parfois dans des missions, parfois dans des prisons ou sous des ponts de chemin de fer. Et même,*

*en quelques mémorables occasions, avec deux doigts sur une authentique machine à écrire* ». En fait, si Kromer décrivait dans son livre la vie qu'il menait depuis quelques années, c'est sous la tente, à Camp Murphys en Californie du Nord, qu'il en a rédigé le plus gros. Car après des années de dérive et de bourlingue, Kromer s'était enrôlé en mai 1933 dans les Civilian Conservation Corps récemment créés par l'administration Roosevelt. Il fera plusieurs de ces camps : Fort Macarthur, Camp Halls Flat, Camp Skull Creek, puis le dernier, Camp Murphys, dans Calaveras County. Pour le gouvernement, il s'agit de redonner une dignité à ces milliers de « vagabonds de la faim », tout en débarrassant les municipalités de ces charges encombrantes et malvenues. On leur fait surtout casser des cailloux, bâtir des routes forestières et des barrages ; ou, diront plus tard les éditorialistes communistes et pacifistes, on les prépare à la guerre avec des organisations paramilitaires. Sensiblement à la même époque, le futur auteur de *Une poire pour la soif*, James Ross, utilisera le même expédient et passera quelques années maigres dans un camp C.C.C. dans les montagnes de Virginie. Kromer, lui, se fait immédiatement expulser du camp où il se trouve quand les autorités apprennent qu'il a envoyé un manuscrit au fameux intellectuel engagé, Lincoln Steffens, qui exerçait alors une attraction considérable sur les jeunes esprits impressionnables.

Le pari de Kromer s'avéra cependant payant, puisque Steffens le mit en contact avec le seul agent susceptible à l'époque de s'intéresser à un livre comme *Waiting for Nothing*, et, qui plus est, à un auteur tuberculeux quasi-clochard. Maxim Lieber, un New-Yorkais de gauche, avait la réputation de travailler très dur pour ses clients, souvent pour très peu en retour. On trouve parmi ceux-ci, au fil des ans, Nathanael West, John Fante (jusqu'à ce que celui-ci ne le double bêtement pour une poignée d'argent facile), Josephine Herbst, Erskine Caldwell, Robert M. Coates, Carson McCullers, même Thomas Wolfe et John Cheever. C'est par ce biais que Kromer se mit bientôt à graviter autour du groupe de riches socialistes basé à Carmel qui était plus ou moins parrainé par Upton Sinclair. La tête chenue du mouvement socialiste californien se remettait doucement de sa brutale défaite comme candidat populiste-utopiste au poste de gouverneur de Californie. Le groupe éditait une feuille socialiste, le *Pacific Weekly*, à laquelle Kromer se mit à contribuer sporadiquement.

Ce groupe de nantis bien intentionnés était une bien étrange fréquentation pour un homme comme Thomas M. Kromer (1906-1963). Né et élevé à Huntington, dans le pays minier de Virginie Occidentale, il avait vu toute sa famille plus ou moins se tuer à la tâche. Son grand-père paternel était mort dans une mine de charbon, écrasé et enterré vif lors d'un coup de grisou. Son père était

descendu à la mine dès l'âge de huit ans, pour plus tard devenir souffleur de verre, jusqu'à ce qu'un cancer l'emporte à quarante-quatre ans. Sa veuve, mère de cinq enfants, le remplacera à la fabrique. Tom étant l'aîné, il dut financer lui-même son éducation, travaillant à la fabrique de verre ou comme correcteur dans divers journaux. Il enseignera deux ans dans des bourgades de montagne perdues. Puis la Dépression refermera définitivement le couvercle sur ses espérances.

À vingt-trois ans je me suis mis en route pour le Kansas, où j'avais l'intention de faire les moissons. J'ai commencé par faire du stop, mais au bout d'une journée sans succès je suis monté dans mon premier wagon de marchandises. Depuis, je ne les compte plus. À cette époque ils m'amenaient généralement où je voulais, c'est-à-dire rien de plus défini que « ouest » ou « est ». Au Kansas il n'y avait pas de travail, les moissonneuses étaient parties sans moi. C'est là que j'ai connu mes premiers jours de faim, des fois trois sans rien manger. C'est là aussi que j'ai fait la manche pour la première fois. La maison où j'ai frappé était jaune, et on m'a donné quelque chose. Depuis, j'ai bien dû essayer un millier de maisons jaunes et on ne m'a jamais laissé tomber. Alors que les femmes qui habitent dans des maisons vertes ne m'ouvrent même pas la porte. Je suis resté en rade comme ça pendant cinq mois, puis je suis revenu chez moi. Chez moi il n'y avait pas de travail ; il n'y avait même plus de chez moi. J'ai recommencé à prendre les trains jusqu'en Californie,

puis retour jusqu'à New York et Washington. Là j'ai écopé de soixante jours à la prison d'Occoquan pour avoir passé la nuit dans un hangar vide durant un orage. Des amis m'en ont tiré au bout de six jours, mais j'ai toujours voulu mettre beaucoup de distance entre moi et Washington depuis ce coup-là. Je suis reparti vers l'ouest ; c'est à peu près à ce moment-là que les gens ont commencé à rigoler dès qu'on leur demandait du travail, si bien qu'on ne demandait même plus. À part quinze mois passés dans des camps C.C.C., cela fait près de cinq ans que je me trimballe comme ça. Je n'avais pas en tête de faire publier *Waiting for Nothing*, d'abord je n'aurais pas su comment m'y prendre, alors je l'ai écrit comme je le sentais, en utilisant le langage que parlent les *stiffs*, les vagabonds, même si des fois ce n'est pas le plus beau qui soit.

*Waiting for Nothing* exsude le même dénuement, le même ennui désespéré, que la vie sans but et sans espoir qu'il décrit. Et tout ça sans discours, sans même l'hystérie ni la mise en scène qui caractérisent des livres comme *La Faim*, par exemple, ou *Demande à la poussière*. Contrairement aux héros d'Hamsun ou Fante, celui de Tom Kromer ne se sent pas artiste maudit à qui le monde doit de la reconnaissance, mais juste un homme désœuvré privé de substance. Son périple est à peu de choses près celui de l'auteur.

La parution de *Waiting for Nothing* ne change guère la vie de Tom Kromer. Depuis son expulsion

de Camp Murphys, il habite Stockton, où il travaille dans une librairie, le Harvard Bookshop, tout en écrivant pour le *Pacific Weekly*. Parmi les quatre nouvelles, publiées dans la revue, « Hungry Men », « The Consequences Taken » et « A glass Worker Dies », la plus saisissante est peut-être « Three Cameos », l'histoire d'une lesbienne, qui se tue à la tâche pour chercher du travail, et ce qui arrive au seul objet qu'elle laisse derrière elle, un camée convoité par la taulière et la femme de chambre du meublé où elle est morte. Mais Kromer écrit surtout des critiques de livres dans lesquelles il épanche sa bile, parfois avec raison (comme sa critique de *Hungry Men*, d'Edward Anderson, un livre sur le même thème que *Waiting for Nothing*).

Au bout d'un an, la chaleur et l'humidité de Stockton ne convenant pas à sa santé, il va s'enrôler à l'université du Nouveau-Mexique à Albuquerque. Mais c'est au Sunnyside Sanitorium qu'il se retrouve bientôt à cause d'une soudaine hémorragie : la tuberculose l'a rattrapé. En septembre 1936 c'est de cet établissement qu'il envoie sa candidature pour une bourse Guggenheim, en pure perte on s'en doute. À sa sortie de Sunnyside, il tente une dernière fois de se construire une vie : il épouse une patiente qu'il a connue au sanatorium et bâtit lui-même une petite maison en adobe sur El Pueblo Road, près d'Alameda. Janet Kromer est employée au journal local, l'*Albuquerque Tribune*, mais elle meurt de consommation peu après. Kromer, qui a

vainement essayé de terminer son second roman, *Michael Kohler*, et à peine commencé d'écrire son autobiographie, cesse d'écrire pour de bon en 1937. Il est très longtemps resté l'homme-fantôme des lettres américaines, son livre seulement connu de quelques *aficionados* des causes perdues. On ne connaît qu'une seule photographie de lui, celle sur la jaquette de *Waiting for Nothing*. Il a les yeux perdus, le nez bien assis, la bouche désabusée. En 1986, un travail sérieux, effectué par deux universitaires<sup>1</sup>, a enfin permis de combler les trous d'une existence qu'on avait toujours crue brève, vu la condition physique délabrée de Kromer. Mais il a apparemment surmonté sa maladie, sinon sa neurasthénie chronique. Après une dépression plus sévère que les autres en 1960, il est finalement retourné en Virginie Occidentale, où il a vivoté en reclus invalide jusqu'à sa mort le 10 janvier 1969. Il repose dans le cimetière de Spring Hill à Huntington, la ville minière où il était né soixante-trois ans plus tôt.

*Waiting for Nothing* a eu une édition anglaise chez Constable en juin 1935, édition augmentée d'une préface par Theodore Dreiser mais amputée d'un chapitre entier (celui où il est explicitement question de prostitution homosexuelle). Plus

1. Arthur D. Casciato et James L.W. West III, *Waiting for Nothing & Other Writings*, The University of Georgia Press, 1986. Voir aussi, pour plus de détails, le chapitre sur Kromer et *Pacific Weekly* dans Philippe Garnier, *Honni soit qui Malibu* (Grasset, 1996).

curieusement, il a eu aussi une traduction française en 1936, sous le titre *Les Vagabonds de la faim*. On pourrait penser que c'est sous l'influence du Front populaire que Calmann-Lévy a publié cette édition. En fait, c'est surtout à son traducteur qu'on la doit, et il convient ici de s'étendre un peu sur cet extraordinaire concours de circonstances : un homme très riche, correspondant diplomatique à Washington, qui traduit un livre sur les déshérités américains. Quoi de plus « rooseveltien » en effet que le tableau qu'en brosse son ami et employeur Pierre Lazareff<sup>1</sup> ?

Tirant à petits coups sur sa pipe, les yeux mi-clos dans son visage ascétique, Raoul de Roussy de Sales, en robe de chambre, dans son salon tout encombré de journaux annotés et de magazines, explique l'Europe aux Américains... Autour de lui, assis sur des canapés ou calés dans des fauteuils, M. Summer Welles, Secrétaire d'État adjoint au gouvernement américain, la célèbre journaliste Dorothy Thomson (épouse de Sinclair Lewis), le grand économiste Alexander Sachs, les illustres chroniqueurs de politique étrangère Walter Lippmann et Ann MacCormick, ainsi que le « tsar » de la radio, David Sarnoff, l'écoutent attentivement. De temps en temps, Reine de Roussy de Sales lance avec impertinence une remarque pertinente qui détend l'atmosphère (...). Tout à l'heure Raoul recevra notre ambassadeur M. René de

1. Préface à Raoul de Roussy de Sales, *L'Amérique entre en guerre*, La Jeune Parque, 1948.

Saint-Quentin, l'envoyé spécial d'un grand quotidien parisien, un gros industriel suédois de passage à New York, un homme politique britannique, et, avec le même calme, la même clarté incisive, il expliquera l'Amérique aux Européens.

Qu'est-ce qui pouvait bien rapprocher ce fils de comte de France, descendant direct de saint François de Sales, et ce fils de mineur, obscur écrivain maladif et malchanceux, sinon peut-être un tempérament morbide ? Cette traduction est en tout cas extraordinairement informée, fidèle, et, encore plus étonnant pour l'époque, dénuée de toute fioriture. Roussy était français par son père (grand seigneur et panier percé notoire) et américain par sa mère, fille de riche industriel. Partageant son temps entre New York et la Côte d'Azur, il mena la vie oisive et philanthropique (Croix-Rouge) que lui permettaient ses origines sociales. Il devint encore plus nanti en épousant sa femme, Reine, américaine et riche comme sa mère. Il a dû aussi fréquenter quelque peu les artistes : en 1934, il signe une préface aux « papiers posthumes » de Jacques Rigaut, dont il avait déjà présenté un texte dans la *NRF* dix ans auparavant. Il a aussi fait éditer quelques plaquettes à tirage heureusement limité (... *Et Barnabé*, par exemple, imprimé à Anvers).

Mais c'est le hasard d'une amitié qui le fait entrer dans le journalisme de haut vol : en 1932 il est

choisi par le groupe Prouvost comme correspondant aux États-Unis. Il écrit dans *Paris-Soir* et *Paris-Midi* sous le pseudonyme de Jacques Fransalès. Bientôt, la guerre approchant, il devient indispensable à l'ambassade de France à Washington ; l'agence Havas fait de lui son correspondant diplomatique. Contre l'attentisme américain, il publie un livre sur Hitler, *The New Order*, mais aussi ses vues sur ce que doivent être les buts à atteindre par les Alliés à longue échéance (*The Making of Tomorrow*). Il est un des premiers représentants officiels de la France Libre aux États-Unis, mais se trouve de plus en plus rongé de doutes, comme en témoigne le passionnant journal qu'il tient durant les deux premières années de la guerre, que sa femme traduira et fera publier à titre posthume chez Reynal & Hitchcock en 1943 sous le titre *The Making of Yesterday*. Roussy de Sales meurt en effet le 3 décembre 1942 à 46 ans, un mois après le débarquement allié en Afrique du Nord, d'épuisement et de découragement. Ce journal, comparable en partie au *Journal d'un attaché d'ambassade* de Morand, sera finalement publié en France après la guerre aux éditions La Jeune Parque, avec une préface de Lazareff.

Il nous a paru bon, pour une fois, de conserver à peu près tout de la traduction d'origine, avec son argot d'époque et le grand respect que Roussy de Sales semble avoir eu pour le style dépouillé et brutal de Tom Kromer. Par une coïncidence inespérée,

l'ancien souffleur de verre tuberculeux, le vagabond de la faim, avait trouvé une oreille compréhensive et une main amie à l'extrémité opposée du spectre social de l'Amérique rooseveltienne.

Philippe GARNIER  
Los Angeles, 1<sup>er</sup> juin 2000



# LES VAGABONDS DE LA FAIM

*Pour Jolene  
qui a fermé le gaz...*



NOTE DU PREMIER ÉDITEUR. La plaie du chômage s'est étendue largement aux États-Unis au cours de la crise qui a été particulièrement vive il y a trois ou quatre ans. En dépit des allocations et des secours distribués par le Gouvernement, une grande misère a régné parmi les sans-travail. L'auteur de l'ouvrage que nous présentons au public français, Tom Kromer, un étudiant américain... dont l'indigence avait interrompu les études, a traversé, au milieu de milliers de malheureux, dont le sort était semblable au sien, des épreuves douloureuses qu'il évoque ici sans artifice littéraire, en un style direct et saisissant. Aujourd'hui Tom Kromer a échappé à l'horrible destin de ceux qui, comme le disait le titre anglais de son livre (*Waiting for Nothing*), attendaient pour rien. Mais sa santé a été compromise par ses années de misère et il est soigné actuellement dans un sanatorium. Nous devons ajouter que *Waiting for Nothing* est rempli de termes de *slang* américain (et l'on sait que l'argot a pris une croissance prodigieuse dans le peuple aux U. S.) dont la transcription